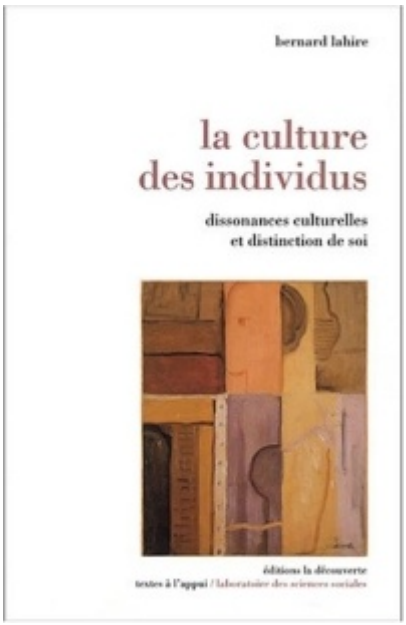
# Pratiques culturelles et hiérarchies sociales.

Bernard Lahire, La culture des individus. Dissonances culturelles et distinction de soi, 2004.

Par Michel Grossetti




Avec « La culture des individus », Bernard Lahire poursuit un travail déjà bien avancé de réexamen des théories de Pierre Bourdieu. Après l'éducation, la sociologie générale, il traite ici des pratiques culturelles, c'est-à-dire du fait de « consommer » des objets culturels (livres, disques, concerts, etc.) et de déclarer aimer tel ou tel artiste ou telle ou telle œuvre. Autrement dit, il s'attaque à *La distinction*, dont beaucoup pensent qu'il correspond à l'apogée du travail de Pierre Bourdieu.

Tout le monde connaît la thèse de Bourdieu : la société est un système de domination qui ne se fonde pas seulement sur la force ou sur la fortune, mais aussi sur la culture, qui constitue une ressource, un capital, permettant d'atteindre des positions sociales avantageuses ou de s'y maintenir. La domination culturelle masque d'autres formes de domination et les rend plus acceptables. Ceux qui supporteraient difficilement d'être relégués à des

positions inférieures par la force ou par la fortune, acceptent d'être devancés par d'autres, plus diplômés ou plus cultivés. La culture s'acquiert à l'école bien sûr, et Bourdieu s'est fait connaître au début par ses travaux avec Jean-Claude Passeron sur les inégalités sociales dans la réussite scolaire. Mais elle s'acquiert aussi dans les multiples pratiques de loisir, qui sont d'autant plus efficaces socialement qu'elles apparaissent comme dénuées d'enjeu social. Or, de même que les chances de réussite scolaire sont très inégalement réparties entre les couches sociales, les pratiques les plus légitimes (celles qui font l'objet d'un apprentissage scolaire ou qui sont considérées comme légitimes par les dominants) sont plus fréquentes dans les couches supérieures. Celles-ci se divisent en sous-catégories selon la composition de leur capital, plutôt économique (la fortune) ou plutôt culturel (les connaissances). Le lien entre les hiérarchies sociales et les pratiques culturelles est dû au fait que la position sociale initiale trouve une traduction cognitive dans l'existence de schèmes cohérents orientant les choix (l'habitus). La société étant structurée en champs, homologues mais autonomes, organisés autour de ressources différentes, les pratiques des agents s'expliquent par leur capital, leur habitus et leur position spécifique dans le champ. Cette thèse est argumentée empiriquement par la mise en évidence des corrélations statistiques entre les positions sociales et les pratiques culturelles, corrélations s'organisant selon deux dimensions, d'abord le volume global de capital, et ensuite la part qu'y prennent le capital économique et le capital culturel. L'étayage empirique présenté par Bourdieu ne laisse aucun doute sur l'existence de variations des pratiques selon les positions sociales et d'une corrélation entre les hiérarchies sociales et les hiérarchies culturelles. Mais il ne peut être considéré comme un argument en faveur de la thèse d'ensemble qu'à la condition d'admettre plusieurs postulats, dont deux en particulier : l'existence de l'habitus comme explication des variations de goût selon les positions sociales ; l'effet en retour des pratiques culturelles sur l'acquisition ou le maintien des positions sociales.

Dans son livre, Bernard Lahire reprend le problème sur la base de données récentes, similaires à celles que Bourdieu avait utilisées (les enquêtes par questionnaire sur les pratiques culturelles des français et un ensemble important d'entretiens approfondis), mais avec des postulats théoriques différents. Comme dans ses ouvrages précédents, il met en avant la variabilité des conduites d'un

même individu selon les contextes et les moments. À l'agent de Bourdieu, très largement déterminé par sa position sociale et produisant des choix cohérents dans tous les domaines, il substitue un homme pluriel, dont les dispositions ne sont pas nécessairement cohérentes et dont les pratiques peuvent varier selon les contextes, ce qui n'est en rien contradictoire avec l'apparition de régularités sociales de comportement à des niveaux agrégés.

Le livre est divisé formellement en cinq parties, mais on peut me semble-t-il les regrouper en deux. La première partie, des chapitres 1 à 6, met à l'épreuve le modèle de Bourdieu au moyen d'une analyse statistique. La seconde partie, des chapitres 7 à 17, met en scène de très nombreux « portraits », qui sont des synthèses d'entretiens, afin d'explorer dans le détail la variation des pratiques.

L'analyse statistique de la première partie, menée avec beaucoup de rigueur et d'intelligence, met en lumière les forces et les faiblesses de la démonstration de Bourdieu. Oui, les pratiques culturelles sont socialement différenciées. Les « goûts » ne sont pas indépendants des professions ou des diplômes. Le résultat empirique principal mis en avant par Bourdieu reste valide, y compris avec des données plus récentes. Mais Bernard Lahire teste d'autres aspects des données, notamment les variations des comportements d'une même personne dans des domaines différents. Cela lui permet de démontrer de façon très convaincante que l'hypothèse de cohérence des comportements ne se vérifie pas. On peut avoir des choix conformes à sa position sociale dans certains domaines et pas dans d'autres, c'est même le cas le plus fréquent. L'explication des corrélations entre pratiques culturelles et positions sociales par un habitus cohérent ne tient pas.

D'où viennent alors les corrélations ? La réponse est présentée p. 260, dans ce que j'ai appelé la deuxième partie, après une première série de portraits : « Les pratiques et préférences culturelles individuelles dépendent 1) de la socialisation culturelle exercée par le milieu familial […] 2) de la socialisation culturelle sexuée exercée par l'ensemble des cadres de socialisation tout au long de la vie […] 3) de la socialisation culturelle exercée par les différentes institutions sociales, politiques, religieuses et culturelles […] 4) de la socialisation scolaire […] 5) de la socialisation culturelle liée à la situation professionnelle […] 6) de la socialisation

culturelle liée à la situation conjugale […] 7) de la socialisation culturelle amicale vécue tout au long de la vie […] 8) du moment dans le cycle de vie où se situe l'enquêté […] » (p. 260).

Cette liste de facteurs, constituée uniquement d'influences sociales, néglige à mon sens la dynamique intrinsèque des pratiques, le fait qu'une fois passée une période d'apprentissage, le goût peut se mettre à exister par lui-même et conduire à poursuivre un type de pratique alors même qu'ont disparu les causes « sociales » qui avaient amené la personne concernée à s'y exercer au début. Les goûts ont une inertie. Les causes de l'apparition d'un phénomène social ne sont pas nécessairement les mêmes que celles qui en expliquent la perpétuation dans le temps. Par ailleurs, les pratiques culturelles influent sur la composition des entourages, voire sur la profession, point sur lequel je reviendrai plus loin.

Une façon de régler ce problème est de considérer que les facteurs énumérés par Bernard Lahire ne concernent que l'apprentissage de pratiques nouvelles ou la mise en sommeil de pratiques antérieures sous l'effet d'influences sociales diverses. Cela ne signifie pas qu'ils n'interviennent pas dans la maintien de certaines pratiques, mais simplement que, si l'on intégrait cet aspect, il faudrait ajouter des facteurs spécifiques à la dynamique des pratiques. Avec une portée explicative ainsi légèrement limitée, cette liste des facteurs est à mon sens pratiquement exhaustive. Elle intègre en effet les différents cercles sociaux traversés par les personnes au cours de leur vie ainsi que l'effet des grandes institutions qu'elles sont amenées à fréquenter. Mais comment ces différents facteurs s'articulent-ils ? Quelle part prend chacun d'entre eux dans l'explication des changements de pratiques ? Pourquoi abandonner l'analyse statistique, si bien utilisée dans la déconstruction du modèle de Bourdieu ? N'y a-t-il pas des étapes plus importantes que d'autres dans la formation du goût ? Pourquoi ne pas avoir cherché à quantifier les données obtenues par entretien, par exemple pour évaluer les changements de pratiques à différentes étapes des trajectoires ? Pour tout dire, je suis un peu déçu par tout ce qui suit cette p. 260. La multiplication des présentations d'entretiens, même entrecoupée de remarques toujours très fines, donne le sentiment que l'auteur baisse les bras devant l'ampleur de la tâche.

Un autre aspect de l'analyse de Bernard Lahire pose problème. Il reprend à son compte le second des postulats de Bourdieu que j'évoquais plus haut : orientées par les positions sociales, les pratiques culturelles ont un effet en retour sur celles-ci et constituent donc un enjeu social important, même si cette importance lui est déniée par ceux qui en tirent le plus de profit. Mais, comme Bourdieu, Bernard Lahire ne démontre jamais que les pratiques les plus légitimes procurent effectivement des avantages sociaux, en dehors des succès scolaires qu'elles peuvent favoriser. Il faudrait pour cela mettre en évidence l'effet de ces pratiques dans l'accès à certains emplois ou à certaines activités économiques. Il serait assez facile de mesurer des effets directs (par exemple lorsqu'une personne transforme son goût pour la grande musique en gagne-pain en devenant critique musical), certainement assez restreints. L'évaluation des effets indirects nécessiterait de s'interroger sur l'impact que peuvent avoir les pratiques culturelles sur les relations sociales ou l'intégration à certains groupes. Il faudrait en quelque sorte introduire le capital social comme ressource intermédiaire entre le capital culturel et les positions sociales. Ce travail d'évaluation empirique des avantages sociaux procurés par les pratiques culturelles légitimes reste entièrement à faire. On peut supposer qu'il montrerait des effets significatifs, mais limités. Dans la critique de Bourdieu, il ne suffit pas de déconstruire le postulat de la cohérence des dispositions, il faut aussi mettre en question l'hypothèse selon laquelle les agents cherchent systématiquement (bien que parfois inconsciemment) des profits concernant leur position dans les hiérarchies sociales.

En fait, pour aller plus loin dans l'explication du rapport entre les hiérarchies sociales et les choix culturels, il faudrait réexaminer la question du plaisir et bien dissocier les phases d'apprentissage des phases plus routinières. Pour rendre compte de l'attrait pour les différents types de pratiques culturelles, Bernard Lahire reprend l'idée d'une tension entre le plaisir et l'ascèse (par exemple dans la conclusion, p. 691 à 694), ce qui pourrait être interprété, même si ce n'est probablement pas l'intention de l'auteur, comme l'affirmation que les pratiques exigeantes ne procurent pas de plaisir, et ne seraient donc choisies que pour les avantages sociaux qu'elles procurent. Or, on peut très bien imaginer que certaines personnes qui ont déjà fait l'expérience de ce type de situation sont prêtes à consentir aux efforts que nécessitent certaines pratiques (ou leur

apprentissage) dans l'espoir de plaisirs ultérieurs. L'opposition la plus importante réside en fait dans la différence entre le plaisir immédiat et le plaisir différé. La culpabilité ressentie par les enquêtés lorsqu'ils déplorent leur propre tendance à se contenter des pratiques les plus accessibles peut aussi bien renvoyer à leur regret de se priver ainsi de certains plaisirs ou autres avantages personnels (une meilleure compréhension du monde et de soi), autant qu'à celui de risquer un déclassement social.

Faute d'une évaluation empirique de l'effet des pratiques culturelles sur les hiérarchies sociales, on est conduit à mettre en doute l'explication des différences de pratiques par la recherche de la légitimité. À la lecture des entretiens présentés par Bernard Lahire, on a le sentiment que la meilleure explication des corrélations entre les pratiques culturelles et les positions sociales est moins à chercher dans les profits sociaux qu'elles procurent, même si ceux-ci existent, que dans les ressources qu'elles exigent : les mieux dotés en ressources, quelle qu'en soit la nature, peuvent expérimenter des pratiques exigeantes du point de vue de ces ressources, mais procurant à l'arrivée autant, sinon plus, de plaisir, que des pratiques plus accessibles, même si ces pratiques exigeantes ne sont pas « payantes » socialement. Cela me fait penser à la pratique des sciences par les aristocrates ou les grands bourgeois de l'ancien régime (Descartes, Fermat, Pascal, Newton, etc.). C'était une activité très exigeante et souvent fastidieuse (par exemple les heures passées par les astronomes à observer le ciel et à calculer les positions des astres), qui ne donnait accès à aucun avantage matériel. Ils étaient simplement les seuls à disposer de la formation, des moyens financiers et du temps nécessaire à l'exploration de cette activité exigeante. Bien sûr, on pourra toujours dire qu'ils en tiraient quelques profits symboliques, mais il serait bien difficile d'attribuer leur intérêt pour la science à la recherche de ce seul type de profit. Ils y prenaient surtout du plaisir : celui, très individuel, de la résolution d'énigmes, et celui, plus social, de l'échange avec leurs pairs, les deux aspects étant bien difficiles à dissocier. De la même façon, on peut penser que les amateurs actuels de musique contemporaine ou de théâtre d'avant-garde ne cherchent pas seulement à acheter un profit social par l'acceptation d'un effort sans plaisir. Pour l'essentiel, il est très vraisemblable que, passée une période d'apprentissage qui peut être aride (et souvent très contraint par leur entourage),

ils apprécient réellement les œuvres qu'ils « consomment ». La recherche du plaisir explique autant les pratiques exigeantes que les pratiques d'accès plus facile. Autrement dit, même si les pratiques d'apprentissage difficile ne procuraient strictement aucun avantage social, il y a fort à parier qu'elles seraient quand même plus fréquentes chez ceux qui disposent de plus de ressources. Cela signifierait que l'explication causale par les différences de ressources est suffisante et que l'explication finaliste par les profits attendus n'est pas indispensable, même si elle n'a rien d'incompatible avec la première. Une façon de tester cette hypothèse serait de choisir des pratiques dont l'apprentissage est exigeant, mais dont on estimerait que les effets sont nuls ou négatifs sur les positions sociales, puis de vérifier qu'elles sont, comme les autres, plus souvent choisies par ceux qui disposent des ressources les mieux adaptées à leur apprentissage et qui, dans la plupart des cas, se recrutent plutôt dans les positions sociales les plus favorisées.

L'évaluation des effets en retour des pratiques culturelles sur les hiérarchies sociales peut aussi être mise en rapport avec l'analyse des évolutions dans le temps des unes comme des autres, évolutions que Bernard Lahire n'aborde d'ailleurs que superficiellement, faute d'une comparaison réglée des données recueillies à des périodes différentes. Analyser l'évolution des hiérarchies sociales n'est pas facile, tant les critères à prendre compte sont nombreux, mais on peut résumer la situation en disant que, après avoir connu une période de resserrement durant les Trente Glorieuses, les inégalités existantes se sont à peu près stabilisées depuis une trentaine d'années, tout en se diversifiant. Dans le même temps, on peut dire, tout aussi approximativement, que les hiérarchies relatives aux pratiques culturelles se sont affaiblies à mesure que s'effritaient les consensus sur les valeurs esthétiques. Si les hiérarchies sociales se maintiennent alors que les hiérarchies culturelles perdent de leur force, c'est probablement que les premières peuvent parfaitement survivre aux secondes, que le desserrement de l'ordre culturel n'a guère d'effet sur l'ordre social et donc que la domination culturelle n'est pas indispensable à l'exercice de la domination économique.

Ces quelques remarques ne doivent pas occulter le fait que *La culture des individus* est un ouvrage important dans la sociologie française actuelle. Ce livre,

qui représente une somme de travail impressionnante, fourmille de notations justes, de prises de position utiles (sur la nécessité des analyses quantitatives par exemple) et de données abondantes et de qualité. Il vient s'ajouter avec une grande cohérence aux recherches déjà effectuées par son auteur, confirmant par exemple la pluralité des logiques d'action mises en œuvre par un même individu. Enfin, il poursuit de façon intéressante la discussion des travaux de Bourdieu. En démontant soigneusement l'édifice théorique de cet auteur et en tentant de le reconstruire sur des bases plus ouvertes, Bernard Lahire, même s'il ne résout pas tous les problèmes, ouvre de vraies perspectives pour une recherche vivante.

Bernard Lahire, *La culture des individus. Dissonances culturelles et distinction de soi*, Paris, La Découverte, 2004. 778 pages. 29 euros.

## Résumé

La question des liens entre les hiérarchies sociales et les hiérarchies culturelles est à la fois fondamentale et difficile à traiter. Le constat empirique de corrélations statistiques entre les positions sociales (repérées par le niveau d'études ou la profession) et les pratiques culturelles (la consommation de différents produits culturels) peut en effet s'interpréter de bien des façons. On peut supposer par exemple que la position sociale influe sur les choix culturels, directement ou par l'intermédiaire de différents types de « variables » telles que les ressources (matérielles et informationnelles), des orientations cognitives plus ou moins conscientes (les dispositions, l'habitus), ou encore l'intégration à certains groupes. On peut aussi supposer qu'à l'inverse, les pratiques culturelles, au delà des diplômes, influent sur la position sociale, là encore à cause de différentes « variables intermédiaires ». L'interprétation de Bernard Lahire dans *La culture des individus* est plus complète que celle de Pierre Bourdieu dans *La distinction*, mais elle laisse encore certains points dans l'ombre.